

De l'animal à l'homme

Des frontières poreuses

●●● **Eric Charmetant s.j.**, Paris

Professeur de philosophie des sciences au Centre Sèvres¹

Les observations récentes du monde animal tendent à montrer que la frontière entre l'homme et l'animal est bien plus poreuse qu'admise. L'exclusivité du champ du possible de l'homme se rétrécit, tant sur le plan technique que social : même le fameux langage à contenu sémantique ne serait pas une spécificité humaine. Resterait sa capacité au « davantage » : le propre de l'homme tiendrait dans cet appel à l'illimité. Du moins en l'état actuel de l'évolution...

La mort, le 30 octobre 2007 à l'âge de 42 ans, de Washoe, une femelle chimpanzé célèbre qui avait appris à utiliser plusieurs centaines de signes du langage américain des sourds-muets et en avait transmis une partie, sans aide humaine, à son fils adoptif Loulis, a fait la une des médias dans le monde entier. Ce fait divers vient nous rappeler combien les recherches contemporaines troublent nos certitudes ancestrales sur la différence entre l'homme et les animaux. Faut-il y voir les signes annonciateurs d'une dissolution imminente ?

Darwin avait déjà fait remarquer dans *La Filiation de l'homme* (1871) que les singes étaient capables de casser des noix à l'aide d'une pierre. Mais depuis les travaux de Jane Goodall à Gombe (Tanzanie) dans les années '60, nous savons que les chimpanzés peuvent fabriquer des outils en vue d'attraper des termites dans leur nid. Et à partir de la fin des années '70, on a remarqué chez des chimpanzés et des bonobos des comportements d'automédication par des plantes en cas de maladies intestinales. Plus récemment, en 2005-2006, des chercheurs ont observé à plusieurs reprises la fabrication d'armes (des lances) par des chimpanzés pour tuer des prosimiens au Sénégal. L'homme ne serait donc plus le seul fa-

bricant d'armes. Toutes les frontières cognitives et techniques le séparant du reste du règne animal semblent bel et bien avoir perdu de leur fermeté et de leur netteté.

Bien sûr, nul ne niera un *davantage* dans le langage humain, dans la conscience de soi humaine, dans les techniques et la pharmacopée humaines. Toutefois, l'exclusivité humaine de ces traits paraît être devenue totalement caduque.

Cultures animales ?

Dans le domaine des compétences sociales, la situation ne semble guère plus favorable pour l'être humain. La coopération est largement répandue dans le monde animal, avec de multiples cas d'aide envers d'autres congénères, fussent-ils handicapés. Ainsi Mozu, une femelle macaque du Japon, née sans mains ni pieds, est parvenue non seulement à survivre, mais à élever cinq petits grâce à l'aide de ses congénères.

Des cas d'apaisement après conflit, nommé « réconciliations » par Frans de Waal, sont bien attestés, même si des débats

1 • Auteur d'une thèse défendue en 2007 à l'Université Paris 1 - Panthéon - Sorbonne, sur les éthiques évolutionnistes contemporaines.

subsistent sur la motivation exacte de ces comportements : désir de rétablir une relation ou désir de faire baisser son stress. La difficulté dans l'espèce humaine à saisir les raisons inconscientes ou ultimes des comportements de réconciliation fait douter que nous soyons mieux lotis pour interpréter les motivations d'autres primates.

De plus, le suivi de communautés de chimpanzés pendant plus de 40 ans en divers pays d'Afrique a fait apparaître des variations locales dans l'usage des outils, comme la pêche aux termites avec des morceaux d'écorce, dans certains gestes, comme la poignée de main au-dessus de la tête pendant le toilettage mutuel effectué avec l'autre main, ou encore dans certains comportements, comme la danse sous la pluie par temps d'orage.

En 1999, un article mentionna des « cultures animales »,² en s'appuyant sur 151 années d'observations cumulées en primatologie.³ D'autres primatologues préfèrent le vocable de « traditions animales », pour indiquer qu'on est encore loin de la richesse des cultures humaines. Mais là encore, l'exclusivité humaine s'estompe : la transmission de mœurs propres à un groupe au sein d'une espèce n'est plus l'apanage de l'*Homo sapiens*.

Objections

Ces recherches ne laissent pas indifférents les partisans de fossés infranchissables entre l'homme et les animaux.

L'accusation d'anthropomorphisme est souvent portée contre ces recherches, en faisant remarquer combien les descriptions des mœurs animales utilisent des mots inventés à propos de comportements humains comme la réconciliation, l'aide empathique ou les alliances politiques.

Mais ces comportements ne sortent pas de l'imagination des chercheurs et peuvent être quantifiés : on parlera, par exemple, de réconciliation lorsqu'un contact d'apaisement intervient dans les 15 minutes suivant une agression. On pourrait inventer des mots totalement nouveaux, non « humains », pour décrire des agissements dans d'autres espèces, mais éviterait-on tout anthropomorphisme ? Cela nécessiterait de créer un dictionnaire pour traduire cette nouvelle langue des primatologues dans nos langues naturelles. De plus, il faudrait dénoncer,

Apaisement et coopération sont fréquents



2 • **Andrew Whiten et al.**, « Cultures in chimpanzees », in *Revue Nature*, n° 399, 17.06.1999, pp. 682-685.

3 • Cette discipline, fondée en 1941, a pour objet l'étude des primates fossiles et des quelque 220 espèces vivantes actuelles, du marmouset pygmée pesant 100 g, au gorille en liberté pesant en moyenne 180 kg.

avec la même force, tous les relents d'anthropomorphisme lorsque l'homme parle de Dieu, au risque de réduire la théologie dogmatique au mutisme. Thomas d'Aquin était plus optimiste sur la valeur des analogies.

Une autre manière habituelle de disqualifier ces recherches est d'affirmer que les animaux sont entièrement mus par l'instinct, tandis que les hommes sont des êtres de liberté. Sans entrer ici dans les débats philosophiques complexes sur la liberté humaine et les divers types de déterminisme pesant sur ses actions, on peut faire remarquer que ce terme *instinct* est un fourre-tout mal défini. S'agit-il d'instincts parentaux, d'instinct de conservation, de migration, etc. ? Là encore, le détail des observations de terrain permet de beaucoup nuancer l'extension du terme *instinct*. Ainsi les grands singes sont-ils capables de s'adapter aux situations particulières. Par exemple, à ne pas châtier un petit trisomique qui saute sur la tête du mâle alpha, alors que n'importe quel autre petit se ferait sévèrement réprimander. Certains chimpanzés semblent même faire des distinctions assez fines sur les intentions humaines, par exemple entre quelqu'un qui voudrait les nourrir et ne le pourrait pas à cause d'un obstacle physique, et un autre qui ferait semblant de leur donner de la nourriture mais en réalité ne le voudrait pas. De plus, il faudrait s'interroger sur les usages du terme *instinct* dans l'espèce humaine lorsqu'on parle d'instinct maternel ou d'instinct de survie.

Et le langage ?

Plus pertinente est sans doute la différence entre l'animal « pauvre en monde » et l'homme « formateur de monde » (Martin Heidegger). L'animal vivrait dans

le monde, tandis que l'homme pourrait vivre face au monde. Le langage articulé serait le véhicule par excellence de cette mise à distance du monde dans lequel l'être humain vit.

Dans le même registre, on insistera sur la temporalité humaine ouverte à l'ennui chez Heidegger, tandis que l'animal subit le temps. Cette différence du langage articulé semble être fondée sur une variante du gène *Foxp2* que l'homme posséderait - et probablement aussi l'homme de Neandertal d'après des résultats de novembre 2007⁴ - alors que les grands singes ne la possèdent pas et sont handicapés au niveau du larynx pour articuler des sons variés. Elle expliquerait aussi le fort « effet cliquet »⁵ qui se met en place dans les cultures humaines grâce à la transmission orale, puis écrite.

Cependant, la différence commode faite entre la communication animale liée aux émotions et la communication humaine liée à un contenu sémantique ne semble plus pouvoir subsister. Les vocalisations animales ne sont pas seulement provoquées par des émotions, comme la peur face à la vision d'un prédateur, mais semblent bien véhiculer un contenu sémantique.⁶ Ainsi les singes vervets ont non seulement des vocalisations différenciées suivant que le prédateur est un léopard ou un aigle, mais ils tiennent compte du contexte temporel d'émission de la vocalisation. Deux cris identiques référés à la présence d'un même

4 • Krause et al., « The derived *Foxp2* variant of modern humans was shared with Neanderthals », in *Current Biology*, vol. 17, 6.11.2007, pp. 1-5.

5 • Irréversibilité du processus (n.d.l.r.). Cf. Michael Tomasello, *Aux origines de la cognition humaine*, Retz, Paris 2004, p. 19.

6 • Dorothy Cheney et Robert Seyfarth, *Baboon metaphysics*, University of Chicago Press, Chicago 2007, pp. 233-247.

prédateur et émis à cinq minutes d'intervalle conduisent à des comportements distincts. Dans le premier cas, l'alerte est transmise et un comportement de protection adapté se produit, tandis que dans le second cas, le singe vervet ne fait rien.

Même si le répertoire des vocalisations semble assez peu flexible chez les primates non-humains, on observe de la flexibilité dans l'usage ou le non-usage de ces vocalisations en fonction du contexte. On est conduit alors à explorer la notion de pensée animale sans langage syntaxique.

Ces recherches contemporaines peuvent sembler très déstabilisantes pour l'identité humaine et un propre de l'homme défini en termes de facultés uniques ou d'une nature humaine absolument différente de tout le règne animal. Pourtant, elles indiquent une spécificité humaine dans le *davantage*, dans l'excès du langage ou de la socialité humaine.

« Ultrasocialité » de l'homme

Plus que les autres espèces animales, l'homme est capable d'une grande variété de sons. Et plus que tous les autres vertébrés, il peut vivre dans de très grands groupes. Membre d'une espèce « ultrasociale », à l'instar des colonies de fourmis ou d'abeilles mais à la différence que ses relations ne sont pas contrôlées par des phéromones (des sécrétions odoriférantes), le développement du langage lui permet de s'assurer de la fiabilité d'autrui, de coopérer avec autrui en vue de buts communs, d'organiser la vie du groupe, de partager les tâches.

Le perfectionnement du langage humain et son effet cliquet sur l'évolution de la culture humaine appartiennent bien au spécifique de l'espèce humaine, si on entend par là l'essentiel du propre de l'homme. Le langage humain peut devenir véritablement raison, dans un recul critique par rapport au monde dans lequel nous vivons.

Cela ne signifie pas pour autant qu'il faille dénier toute dimension de raison aux animaux : la capacité à lire des intentions, à considérer d'autres êtres vivants comme des centres initiateurs d'actions, à occuper des postes différents dans une chasse coordonnée indiquent déjà un acheminement vers la raison dans d'autres espèces que la nôtre. Les travaux contemporains sur la domestication animale montrent aussi combien elle est rare parmi les espèces. Là encore, les fourmis peuvent domestiquer des pucerons, mais par des moyens chimiques. Tandis que l'homme est capable de vivre au contact quotidien d'autres animaux, qui le sont aussi en retour. Cela signifie notamment une capacité remarquable à lire les intentions humaines, ainsi que le soulignent souvent les éleveurs dans leurs récits.

Un des propres de l'homme a été de pouvoir élargir sa capacité de sympathie au-delà du cercle humain et d'inclure certains animaux dans son habitat. Comme l'écrivait Darwin : « La sympathie portée au-delà de la sphère de l'homme, c'est-à-dire l'humanité envers les animaux inférieurs, semble être l'une des acquisitions morales les plus récentes. Les sauvages apparemment ne la ressentent pas, sauf à l'égard de leurs animaux familiers. Les détestables spectacles de gladiateurs chez les anciens Romains montrent combien peu ces derniers en avaient la notion. »⁷

7 • Charles Darwin, *La Filiation de l'homme et la sélection liée au sexe*, Syllepse, Paris 2000, p. 210.

Sans vouloir entrer dans un concordisme trop rapide entre foi chrétienne et science, on peut noter que ces recherches en zoologie et primatologie illustrent bien deux aspects souvent sous-estimés de l'*imago Dei* : la coévolution entre l'homme et les animaux, ainsi que l'ultrasocialité divine.

On peut trouver dans cette coévolution de la relation homme-animal, une résonance profonde avec les prophéties parlant du Royaume de la fin des temps en terme de coexistence pacifique entre les animaux et l'homme. Il est dommage que l'élevage industriel détruise largement cette dimension coévolutive en chosifiant les animaux domestiques. Mais l'être humain ne fait pas mieux envers ses semblables dans bien des régimes politiques et des génocides contemporains. Loin de s'exclure, la bienveillance envers les animaux et le respect mutuel entre humains vont de pair.

Dans le même sens, l'ultrasocialité humaine, soulignée par les travaux des zoologistes, invite à remettre à la première place l'ultrasocialité divine, éclipsée par certaines présentations de Dieu unique-

ment en terme de raison. L'*imago Dei* est à chercher d'abord dans un Dieu-Trinité, qui est relation en lui-même et qui oriente le vivant vers l'ultrasocialité. D'une manière plus générale, la porosité des frontières dans la définition d'un propre de l'homme souligne l'enracinement évolutif de l'homme dans le monde vivant. Faut-il alors remettre en cause certaines vues traditionnelles d'une différence de nature entre l'homme et les animaux et opter résolument pour une pure différence de degré comme l'avait fait Darwin en son temps ?

Possible liberté

Bergson dans *L'évolution créatrice* (1907) notait la proximité forte entre l'homme et les animaux, notamment dans leur capacité, même limitée, d'invention, mais soutenait nettement la rupture, la différence de nature entre les deux : des animaux à l'homme, on passe du limité à l'illimité, du fermé à l'ouvert, de la conscience murée dans ses automatismes à la liberté. Cependant, on peut faire remarquer qu'il y a chez l'homme un long acheminement vers la liberté dans le développement vers l'âge adulte, que la liberté n'est pas donnée de manière innée à la naissance. Cela nécessite un travail important d'éducation. Cette possible liberté reste donc toujours fragile dans le concret des existences humaines. L'homme retombe facilement dans les routines, les automatismes, les morales closes.

Les animaux pour leur part sont arrêtés, en raison d'une culture trop élémentaire et trop peu cumulative, dans cet acheminement vers la liberté. Mais est-ce définitif ? Nul ne le sait, car l'évolution et la transformation du vivant sont loin d'être achevées.

E. Ch.

Le propre du singe

Une exposition passionnante !

Jusqu'au 26 octobre 2008,
au Muséum d'histoire naturelle
de Neuchâtel, en collaboration
avec le Muséum d'histoire
naturelle de Grenoble

avec de nombreux films sur les
comportements étonnants de nos
fascinants « cousins ».

Qu'est-ce qu'un primate ?
un singe ? un homme ? Qu'est-ce
qui différencie l'homme des
grands singes ?